

LES BOURGEOIS
CONQUERANTS

DU MEME AUTEUR

L'introduction à l'histoire économique (Armand Colin, 1943).

La France bourgeoise, (Armand Colin, 1952).

Les 3 âges du Brésil, (Armand Colin, 1954).

Les Français et la République (Armand Colin, 1956).

La logique de l'histoire (Gallimard, 1967).

Le Général de Gaulle et la République, (Flammarion, 1972).

La science et les facteurs de l'inégalité, (Ed. de l'Unesco, 1979).

La première édition de l'ouvrage "*Les Bourgeois conquérants*" est parue en 1957 chez Armand Colin, dans la collection "*Destins du monde*" dirigée par Fernand Braudel

Charles Morazé

LES BOURGEOIS
CONQUÉRANTS

1 La montée en puissance 1780-1848

*Préface de Fernand Braudel
de l'Académie française*

PRÉFACE par FERNAND BRAUDEL

Nous disposons d'innombrables portraits du XIX^e siècle tracés de main d'historien, portraits plus ou moins complets, ou justes, ou tristes, ou franchement poussés au noir. Aucun, à ma connaissance, ne ressemble à celui que nous offre Charles Morazé : aucun ne sacrifie pareillement au besoin exigeant de comprendre, de dégager l'essentiel, d'expliquer, de voir clair. Le faux et facile pittoresque ne le retiendra guère, mais, seule, la recherche d'une explication qui nous touche forcément au cœur, car elle met en cause, violemment, l'existence présente de chacun d'entre nous. Le XIX^e siècle est vraiment le père du nôtre, si forts que soient, à son endroit, nos reniements, nos révoltes ou nos découagements. Nous nous inquiétons de lui, inquiets de notre propre destin.

Cependant, ce n'est pas tout à fait le XIX^e siècle, au sens arithmétique, que met en cause ce livre vigoureux et lucide. Il lui annexe, non sans raison, une vingtaine d'années du XVIII^e, d'où ces images heureuses, au seuil du récit. Il l'allège par contre, en fin de course, d'une ou deux décades, l'interrompant vers 1880-1890, alors que la pensée scientifique aborde ses tournants décisifs et que s'achève l'âge glorieux et très profitable de la construction des chemins de fer. Il laisse ainsi plus de champ au dernier livre de notre collection, confié à Georges Friedmann¹, pour la mise en place de notre encombrant premier XX^e siècle. Nous sommes si proches de celui-ci, encore mêlés à ses querelles et à ses eaux vives que, par comparaison, le XIX^e siècle devient un siècle calme, mûr pour les sérénités de l'histoire, mûr pour son heure de vérité.



1. *Le Premier XX^e siècle* (en préparation).

LES BOURGEOIS CONQUÉRANTS

Charles Morazé a mis dans ce livre bien plus que sa coquetterie, toute sa passion, toute sa violence intellectuelles. Sa fougue lui a conseillé de courir tous les risques à la fois, mais sa sagesse lui a permis, chemin faisant, de bousculer, à bon escient, les explications habituelles, les refrains répétés par toutes les orgues de Barbarie de l'histoire. Ce XIX^e siècle, qu'il nous présente, est-il triste? Est-il exaltant? Je n'en sais trop rien. Mais assurément il nous surprend, comme un paysage débarrassé de faux décors, de couleurs abusives.... Même si cette nouveauté peut prêter à critique, elle a le mérite d'être : elle s'impose comme une grande explication, comme une simplification. Aucune discussion ne pourra désormais l'éluder.

Tout l'ouvrage s'organise selon trois vues panoramiques successives, en 1780-1785, 1830-1835, 1880-1890. Ne disons pas trop vite trois coupes à l'horizontale : ce serait exagérer l'importance du procédé. Au lieu d'un récit qui risquait de tourner et de se perdre entre les événements, les dates, les personnes, les motifs d'intérêt, Charles Morazé a préféré découper largement dans la masse entière du XIX^e siècle, y organiser des haltes, de cinquante en cinquante ans, le but étant moins pour lui de raconter ce qui s'est passé au cours du siècle — on le sait à peu près — que de montrer ce qu'est devenu le monde pendant ce temps-là : la tâche est autrement ardue.

Vous direz qu'à ce jeu le choix des dates importait beaucoup. Qu'il n'est pas indifférent, pour présenter l'ensemble d'un destin mondial — et quel destin — de s'être placé en 1780, donc avant la Révolution française ; puis au-delà, en 1830-1835. Qu'il n'est pas sans intérêt non plus que le dernier panorama se situe en 1880, c'est-à-dire au lendemain de la crise aiguë des nationalités qui a tout de même préparé les absurdes tragédies du XX^e siècle. Impossible, ici, de ne pas reconnaître le propos d'un historien qui veut se placer en dehors des grands événements dramatiques dont les flambées empêchent de voir ce cours inexorable de l'histoire que nous appelons évolution, le passage sous mille forces, claires et obscures, d'une position à une autre, d'une coupe à la coupe suivante. Ce propos n'a rien de surprenant. La nature même de livres consacrés au « destin du monde » l'exigeait.

On s'étonnera peut-être davantage d'un parti-pris presque aussi net d'échapper au récitatif économique. Tout ce gros ouvrage est attentif à la production, aux prix, à la consommation, certes, mais ne met pas

l'accent sur les crises à court ou à long terme. Un historien matérialiste eût organisé autrement son voyage en s'arrêtant en 1771-1778, à la veille de ce reflux dramatique de la prospérité, de cette première maladie d'un capitalisme actif, bien qu'il s'ignore ou, pour le moins, se connaisse mal encore ; sa curiosité se serait portée, ensuite, à un autre sommet, 1815-1817, à la veille de ce puissant retrait qui va jusqu'au milieu du siècle — en France jusqu'à l'Empire ; — la troisième table panoramique se situant d'elle-même à la veille d'une dépression de long souffle qui s'installe à partir de 1872-1873. Accusons donc Charles Morazé de ne pas s'être laissé séduire par ces facilités qu'il a vues, signalées, côtoyées, puis dédaignées à ses risques et périls. Je le soupçonne de ne pas croire, autant que moi, à l'exigeant impératif de ces pulsations de la vie matérielle. Mais, si ce rythme et, plus généralement, la charpente économique ne sont pas l'essentiel, quelles lignes dominantes reconnaître alors, dans ces paysages du passé ? Les structures sociales ? C'est à cette ligne de pensée que sacrifie, un instant, le titre du livre, tout à l'honneur des bourgeoisies d'Occident, créatrices de la primauté de l'Europe. Mais Morazé croit-il à la suprématie, à la fixité de cette hiérarchie bourgeoise, lui qui en signale si souvent les satisfactions courtes ou la myopie divertissante ? Croit-il davantage au rôle des civilisations, ces êtres, comme hors du temps, qui corrompent tout et qui — tant ils se meuvent lentement — se présentent comme des invariants de ce va-et-vient continu que l'on appelle histoire ?

L'idéalisme, le romantisme de Morazé ne dissimulent pas un choix. Pour lui, l'esprit conduit le monde, l'esprit, instrument créateur avant tout de la pensée scientifique, aux formes et aux prises multiples. « Destins de la Pensée, destins du Monde » : la phrase se répète par deux fois, à la dernière ligne de l'introduction, à la dernière ligne du livre, fermant ce chapitre final, lui-même bien significatif, qui mesure le chemin de l'humanité entre le newtonisme triomphant de la fin du XVIII^e siècle et les premiers signes du relativisme qui va s'épanouir avec le XX^e siècle et se signale déjà aux alentours de 1890.



LES BOURGEOIS CONQUÉRANTS

Un livre se marque autant par ce qu'il refuse que par ce qu'il accepte. Celui-ci refuse l'histoire brève, précipitée, instantanée, vue au jour le jour, à quoi nos maîtres d'hier nous avaient habitués, cette histoire que bousculent des événements de toute grandeur, des individus de tout poil, dans leur somptueuse prétention d'être des acteurs décisifs.... Ici, les événements seront réduits à la portion congrue. Seuls quelques-uns ont été retenus : témoins d'une topographie ancienne, ils jalonnent le terrain, marquent espace et distances selon des mesures classiques. Mais c'est une tout autre pièce, un tout autre drame qui se jouent sur les tréteaux. Sans doute, l'illustration qui ruisselle autour de ce livre, plutôt qu'elle n'en pénètre l'épaisseur, évoque-t-elle à l'occasion certains de ces événements par qui, pour les contemporains, s'est joué le sort du monde : telle la prise d'Alger. En réalité, au cœur du livre, ce sont d'autres événements, d'autres hommes qui affleurent. Non pas le second Pitt ou Bismarck, Charles X ou Napoléon III, Napoléon I^{er}, la reine Victoria : laissés, voire repoussés dans l'ombre, ils semblent autant de commodes acteurs, mais fatigués, à qui le repos est dû. La lumière se concentre sur d'autres hommes.... Voici Goethe, en 1786, sur le chemin de l'Italie. Voici Lagrange, théoricien lumineux des équations. Voici Gauss, le mathématicien génial. Voici en 1837, à Chicago, Michelson et ses expériences sur l'invariance de la vitesse de la lumière, d'où tant de choses allaient dériver....

Changement d'acteurs, changement de scène aussi : celle où tout se joue, ou mieux se rejoue, n'est plus l'étroite Europe, despotique, fratricide, absurde, géniale, mais le monde dans sa plénitude, avec ses craquements gigantesques, ses énormes torsions, ses sourds et silencieux glissements de force. Aussi bien les prédilections de Charles Morazé iront jusqu'à la Chine fermée et dédaigneuse, celle des profondeurs continentales, immaculées ; jusqu'à l'autre Russie, celle des espaces asiatiques, des forêts et fourrures de Sibérie, jusqu'aux bordures désertiques et aux marchands des confins mongols ; jusqu'à l'Amérique encore primitive, matrice de nouvelles expériences, nations et humanités — une Amérique obstinément vide où les villes, souci obsédant du présent livre, poussent encore lentement.

En somme, tout un débordement s'opère hors de l'histoire européenne du monde, hors de ses guerres galonnées et de ses révolutions éternellement jeunes, au cœur juvénile des historiens qui les racontent. Tous

ces pétards, tous ces jeux d'artifice, toutes les trompettes des bruyants orchestres nationaux sont oubliés, au profit d'une histoire moins visible, amère assez souvent, mais toujours passionnante pour qui veut comprendre. C'est ce qui donne au livre ses raccourcis nécessaires, ses exclusives parfois injustes, son âpreté de ton. L'histoire ne peut toujours reprendre, pour s'en faussement nourrir, la chronique heure par heure de la Révolution française ou ces biographies aussi attachantes, mais aussi connues que les contes de Ma mère l'Oye.



Lucien Febvre, à la veille de sa mort, s'apprêtait avec joie à écrire la préface de ce livre, — le premier à paraître de sa collection. — Il en avait suivi la genèse avec satisfaction. Il était sensible à sa largeur de vues, à son goût des chemins difficiles. L'audace a toujours eu le don de le ravir, dans la mesure où l'histoire fut toujours pour lui une interminable remise en cause, une découverte ou redécouverte perpétuelle.

« Ce que je fais [du gros paquet que vous m'avez confié] ? écrivait-il à Morazé au cours d'une première lecture. Je le lis, parbleu, et le relis, plume en main — avec une satisfaction qui n'est pas de convenance... Il représente surtout une histoire, une tranche d'histoire comparée : cette histoire vous l'établissez fortement (en vos premières pages) sur trois piliers, Angleterre, France, Allemagne ; et je peux vous dire que jamais encore je n'ai lu sur cette période d'aussi solide, brillant, original essai. Je n'utilise pas ce dernier mot pour esquisser une critique, ou atténuer un éloge. Il est évident qu'il s'agit dans cette collection, qu'il doit s'agir non pas d'un manuel, ni non plus d'un exposé nanti de références, textes, notes, citations, etc., mais vraiment d'un livre essai. Et vous nous donnez plus. Si vous voulez, votre manuscrit joint les qualités d'un morceau d'histoire d'une singulière richesse aux vertus d'un essai brillant et séduisant. J'en suis ravi.

« ... Je dirais presque que, pour la première fois, j'ai lu un livre d'histoire économique et sociale conforme à ce que ce nom doit désigner, en lisant notamment vos beaux chapitres V et VI, si nourris, si pleins, si pensés. Et quant au reste, tout ce que vous dites de la genèse d'un nouvel honneur familial, toute votre puissante esquisse d'une histoire

LES BOURGEOIS CONQUÉRANTS

de la Science à partir de Newton ; toute votre interprétation musicale en fonction d'une histoire sentimentale toujours à écrire ; toute votre pénétrante analyse du juridisme français, qui renouvelle notre vision de la Révolution, tout votre Napoléon si personnel et si simplement vraisemblable,... tout cela, encore une fois, je ne dirai pas m'enchantant, peu importe, mais représente de la grande histoire, de l'authentique histoire. Va-t-on assez se jeter sur vous.... Et pour vous lire et pour vous déchirer.... Je me sens donc pleinement autorisé à vous dire que je suis très fier de penser que, tout de même, j'ai provoqué la naissance de ce gros enfant.... »

Deux ans après, dans l'été 1956, jetant sur le papier quelques notes pour cette préface qu'il me faut aujourd'hui écrire à sa place, il n'avait pas changé d'avis : « J'aime ce livre de Charles Morazé, ce nouveau livre qui est en même temps un livre nouveau. Difficile à bâtir, certes. Quand il a commencé à l'écrire, il n'avait pas encore trouvé le titre expressif qui, son manuscrit terminé, a jailli de son esprit. Il était entendu, simplement, qu'il montrerait ce que fut, dans cette marche triomphale de l'Europe que le XX^e siècle devait si brutalement interrompre, l'étape, la longue et lourde étape qui conduisit " l'Occident ", comme nous avons pris l'habitude (et sans doute la médiocre habitude) de le dire, à l'apogée de sa puissance — à cet apogée d'où il peut maintenant mesurer son déclin. Tous les montagnards le savent : il est plus difficile, et plus dangereux souvent, de redescendre du haut de la cime conquise dans la vallée, que de s'élever méthodiquement de la vallée à la cime. Et donc nous disions familièrement : le XIX^e siècle de Morazé. Mais en fait il ne s'agissait ni du portrait d'un siècle, ni de son bilan. Et d'ailleurs siècle ? Un siècle n'est rien d'autre, en vérité, qu'un fourre-tout. Ou si l'on veut qu'une étiquette facilement lisible sur un des tiroirs numérotés de la grande commode dans quoi Clio, ménagère attentive à ne rien laisser perdre ni de ses héritages ni de ses inventions, range, en remontant le cours du temps et en le descendant, alternativement, tout ce qui l'intéresse. Et tout l'intéresse, en fait. Tout ce qui est de l'homme. La politique, sans doute, qui est le fait d'hommes d'une nature et d'une mentalité particulières. Mais enfin ce sont des hommes, qu'ils portent des sceptres ou, simplement, des serviettes de maroquin. Et toutes ces catégories particulières d'êtres humains : les législateurs, les grands commis des États, les industriels et les négociants, gros ou petits ; et encore les créa-

Préface

teurs de religion, les prêtres et les pontifes, les fondés de pouvoir ici-bas des Hautes Puissances Célestes; les artistes encore, et les écrivains, et les savants (on verra comment Charles Morazé a su les présenter, eux et leurs œuvres, en termes d'humanité), brochant sur le tout les philosophes. Tout, je dis bien, tout. »

Pourtant, il fallait choisir. « Il fallait choisir, dit une autre note. Non par fantaisie. Mais exactement de la même manière qu'un mathématicien choisit parmi tant de données celles-là seules qui lui permettent de résoudre le problème qu'il se pose, ou qu'on pose devant lui. Et choisir n'est pas chose facile, surtout quand le problème est d'ampleur telle qu'il met en jeu beaucoup de données. »

Arrêtons-nous à cette dernière phrase du texte interrompu de Lucien Febvre. Au lecteur attentif, elle dira l'essentiel. Regarder la vie comme un immense problème, une équation ou mieux une famille d'équations à demi dépendantes, à demi indépendantes les unes des autres, c'est adopter la position où Morazé s'installe et nous convie à ses côtés, étant bien entendu que ces équations sont très complexes, riches de surprises, que leurs « racines » nous échappent très souvent — que la vie, comme nous le savions d'avance, n'admet à aucun moment ni une seule solution, ni un seul système de solutions.

Avis au lecteur de 1985

En remerciant les Editions Complexe de publier ce livre, il me semble que mieux vaut qu'il le soit tel qu'il était écrit en 1957. Les intentions de l'ouvrage n'étaient pas alors, ni ne sont aujourd'hui, de résumer précisément d'autres ouvrages dont le nombre s'est considérablement accru depuis, mais seulement de rendre intelligible une période où les « Destins du Monde » se sont radicalement transformés.

A ce titre, pour les sujets qu'il traite et du point de vue d'où il les regarde, rien d'essentiel n'est à modifier. En revanche, eût-il fallu écrire de nouveaux chapitres pour se conformer à des visions s'étant, entretemps, beaucoup élevées, cela pour deux principales raisons.

La première tient à l'émergence de nations et d'Etats dans les vastes contrées naguère encore soumises à des impérialismes politiques, émergence ayant depuis posé en termes accablants les problèmes du développement. A cet égard une théorie mise en vogue au cours des années soixante a fait, tôt ensuite, l'objet de profondes remises en cause. La première – dite du *take-off* – annonçait que tous les peuples auraient leur tour dans l'élévation des savoirs, savoir-faire, productions et niveaux de vie. Les secondes constatent qu'il n'en est rien et que notamment les capitalismes périphériques ne seraient jamais, ou du moins non avant très longtemps, capables de rattraper le capitalisme central des occidentaux. Telle qu'elle est ici présentée, l'action historique des bourgeois conquérants a bien donné lieu à des essors successifs (par exemple selon l'ordre : Angleterre, France, Allemagne) ; de même les mondes mis à l'europpéenne font-ils l'objet d'expresses réserves. C'est avec plus d'indications qu'il faudrait en parler aujourd'hui.

La seconde raison est que si le début du Livre II insiste effectivement sur l'importance du progrès scientifique et de ses impacts reçus et produits (importance évoquée aussi par la suite, jusqu'à, et surtout, la conclusion) ce qu'il advient actuellement des sciences technologiques et de leurs implications politico-sociales dans un monde en quête d'un nouvel ordre non encore perceptible, exigerait de reconsidérer ce que naguère on en pouvait penser. Les interdépendances entre le

LES BOURGEOIS CONQUERANTS

progrès de concepts opératoires et celui des pratiques du capitalisme bourgeois sont encore plus étroites qu'il ne l'est suggéré ici pour le siècle en cause. A certains égards, ce constat apporte confirmation au marxisme fondant les superstructures dans les infrastructures. En revanche, le facteur conceptuel dans le développement des forces de production devrait-il être traité tout autrement qu'on ne pouvait le faire à l'époque de Marx.

Sur ces deux aspects, le présent livre pêche plutôt par ce qu'il ne dit pas que par ce qu'il dit et qu'il convient d'entendre en agrandissant mentalement la part que l'exposé laisse implicite.

Quant à tirer parti de nouveaux travaux sur ces sujets, il y faudrait un volume spécial. Il s'ajouterait aux deux volumes que présentent les Editions Complexe, il ne les modifierait pas substantiellement.

Charles Morazé

Avant-propos

E POQUE 1900, belle époque; quelle fierté d'être bourgeois et quelle fierté d'être Européen ! Autour des tapis verts de Londres, de Paris ou de Berlin se décide le sort de la planète. On promène les hévées de l'Amazonie à la Malaisie, on étouffe sous la misère les gisements énormes du haut Hoang Ho, on construit en quelques semaines une cité minière au Nord du haut Vaal. Mobilisées par la vapeur, les richesses planétaires sont déplacées, « d'un bout du monde jusqu'à l'autre bout » comme dit *Le Bateau ivre*, par des ordres que le télégraphe transmet en quelques minutes. De décisions des conseils d'administration de Londres, de Paris ou de Berlin dépendent la vie de millions d'êtres qui ne se doutent pas que leur droit au bonheur se mesure aux cotes griffonnées sur les tableaux de trois Bourses bruyantes, enclos en style de temples où se livrent les grandes batailles des ambitions financières déchaînées. Et les capitales financières d'Europe ne dédaignent aucun détail : elles fixent le prix d'un billet de tramway à Rio de Janeiro ou de l'heure de travail d'un coolie à Hong-Kong. Jamais telle puissance n'avait encore été réunie en si peu de mains sur un si étroit canton de la terre. Apogée des bourgeois d'Europe.

Comment s'est bâtie cette puissance ? C'est ce que veut évoquer ce volume.

Vers 1780, les vieilles civilisations du monde, chinoises ou indiennes, celles du croissant comme celles de la croix, coexistent presque à égalité. Toutes, d'ailleurs, présentent des signes de vieillissement : surtout cette sclérose en routines immuables de l'effort rural. Toutes ? Presque seulement, car si des villes d'Extrême-Orient sont plus grandes que Londres ou Paris, la montée urbaine de l'Europe occidentale est unique : elle est l'effet de nouvelles fermentations qui bouillonnent autour de la mer du Nord. Curiosité et goût du neuf, audace et avidité : progrès des sciences, progrès du commerce, les grandes conquêtes du XIX^e siècle vont sortir de là. Tâchons de retrouver cette curiosité des voyageurs du siècle du progrès pour mesurer les mondes de 1780 à l'échelle des certitudes nouvelles de Londres ou de Paris, l'une à l'autre rivales, mais

LES BOURGEOIS CONQUÉRANTS

l'une et l'autre alors à l'aube de destins grandioses qui vont secouer la planète. Sous la poussière des vieux livres, qu'ils sont encore vivants ces descriptions, ces récits, ces souvenirs d'Européens épris d'exotisme et de cosmopolitisme ! Que le lecteur nous pardonne de nous être attardé pendant cent pages à cette description de la jeune Europe face aux vieux riondes (livre I, pages 6 à 82).

Puis le drame se noue. Fières de leur science et de leur droit, portées par leur richesse neuve, les bourgeoisies se dégageant des vieilles structures sociales se font les champions de l'action au service de la technique : banques et hauts fourneaux, ports et routes changent la géographie de l'Europe occidentale, d'une Europe occidentale qui s'enfonce maintenant jusqu'à Berlin. Non sans difficultés, au prix de révolutions, elles font triompher leurs ambitions politiques : détruire les anciennes monarchies conservatrices ; proclamer la liberté d'entreprise, contrôler ce qu'il faut bien garder d'administration publique. Jamais encore le temps n'avait paru si riche d'espérance, jamais la destinée humaine si mobile. Artistes et poètes, penseurs et hommes d'État s'inquiètent ou s'exaltent : le Romantisme découvre l'histoire et la puissance de l'évolution. Et d'Europe le mouvement a gagné l'Amérique, non seulement du Nord, où s'édifie la république chérie des modernistes, mais du Sud où les nations se fondent sur les modèles d'Europe. Déjà même l'Orient est remué. Soixante années de passions et de désordre, d'injustices et de créations neuves, sont celles de ces « révolutions » bourgeoises de 1780 à 1840 (livre II, pages 83 à 201).

Or, dès les années 40, les batailles de bourgeois d'Europe prennent vigueur nouvelle ; les conquérants disposent d'une arme nouvelle, la vapeur, qui décuple la puissance des navires et entraîne les wagons des nouveaux chemins de fer. Brusquement vieillies, les nouveautés de 1800 : à peine achevés, les hauts fourneaux sont déclassés, remplacés par de plus puissants. Les banques décuplent leurs services. Pendant quelques mois, les bourgeois ont eu peur pourtant : 1848, le peuple de Paris tente de se rendre maître du progrès. Mais non, l'heure du socialisme n'a pas encore sonné : c'est un capitalisme arrogant qui met en place Napoléon III et Bismarck, se hâtant d'atteindre et de dépasser l'Angleterre, se battant entre eux pour y parvenir plus vite, prolongeant en concurrences nationales les concurrences des entrepreneurs d'affaires. Ainsi, Londres, Paris, Berlin sont devenus les grands régulateurs du progrès mondial, pour avoir bâti « l'Europe capitaliste et industrielle » (livre III, pages 203 à 291).

Mais, avant même que soit achevé ce processus européen, les bourgeois d'Europe ont jeté leurs techniques commerciales, financières et industrielles à la conquête du monde. Sur tous les continents, ils se fraient rudement un passage, apportant avec eux des guerres, provoquant des révoltes, mais partout victorieux. Nous assisterons à cette « conquête du monde » (livre IV, pages 293 à 406) où sans prendre même la peine de tirer parti de tout son propre continent

(voir pages 316 à 370), le bourgeois d'Europe court au plus pressé, au plus aisé, convertissant le Japon, animant l'hémisphère Sud, secouant l'Asie de sa torpeur. Navires, routes, télégraphes et chemins de fer ouvrent la marche devant mille entreprises rurales et urbaines. Partout, sous la pioche des bataillons de travailleurs que les bourgeois ont arrachés à leurs vieux villages campagnards, s'écroulent des vestiges de civilisations millénaires, partout apparaissent constructions et outillages venus ou inspirés d'Europe. Victoires, fortunes, exaltations industrielles...

Mais victoire complète? Que non pas! La Chine énorme, malheureuse mais toujours vivante, refuse de se laisser ferrer. Et le grand corps patient de l'Inde, s'il assimile les progrès techniques, est égratigné par les structures capitalistes encore frêles. L'Africain, vieil esclave, proie facile? Mais l'Afrique, monstre de pierre et d'eau, de soleil et de végétaux géants, contraind la petite Europe à un effort épuisant. L'Amérique? Le succès est trop beau, car, en cinquante ans, la première puissance industrielle du monde s'y épanouit....

Oui, belle époque, l'époque 1900 : au bourgeois d'Europe, fier de ses batailles et de ses succès, fier d'avoir dominé le monde presque sans pertes et au prix d'un petit nombre d'héroïsmes, l'avenir paraît assuré. Et pourtant 1900 c'est la veille de guerres d'apocalypse qui abattront la puissance d'Europe par la puissance d'Europe, la veille d'une révolution prolétarienne grande comme un continent, la veille d'une révolution spirituelle plus secrète mais de plus de conséquences encore, puisque, dépassant toute prévision faite à l'échelle de l'individualisme européen, elle retire les bases mêmes de ce qui fut la science de l'époque bourgeoise. A l'apogée se dessinent les fissures du déclin et par là conclura ce livre (voir pages 407 à 426).

Épopée bourgeoise, scientifique, heureuse, mondiale, mais aussi ignorante, égoïste, chauvine.... Déjà s'estompe dans le passé ce siècle qui prétendit à lui seul peser aussi lourd que tout le reste du temps humain. Et ce livre n'est que le livre d'un esprit qui veut comprendre et il s'adresse à qui veut comprendre. Ce n'est pas le livre d'un juge des morts, c'est le livre d'un vivant. Point de mélancolie dans l'étude de ce qui est révolu, mais une leçon : les bourgeois européens du XIX^e siècle sont conquérants, mais non point conquérants parce que bourgeois ou européens, mais parce que plus capables que chefs d'avant ou chefs d'ailleurs de tirer parti des armes techniques que la science en progrès offrait aux hommes. Science et progrès ont pour cent cinquante ans choisis les bourgeois d'Europe. Science et progrès choisissent qui les sert mieux.

Et concluons avec presque la même formule que voici dix ans :

Destins de la Pensée, destins du Monde.

